

Traduire sur les bouts de la langue

July Robert

Alors que j'avais déjà la traduction de deux livres et de nombreux articles à mon actif, la lecture de *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s* est venue totalement bousculer mes perspectives dans mon travail de traduction. Cela fait plus de dix ans maintenant que je fais de la traduction et au moins autant de temps que je me pense militante féministe tant dans ma vie privée que dans mes activités professionnelles. Cette lecture a été une révélation, tant sur la forme que sur le fond de ce que j'envisage comme une pratique de partage et d'ouverture au monde.

S'abandonner, improviser, se soumettre, (se) décentrer, interpréter, corriger, élargir, inclure (?), apprendre, traduire, tisser, autant de verbes qu'utilise Noémie Grunenwald pour décrypter sa pratique de la traduction grâce à laquelle elle affirme occuper un interstice entre plusieurs langues. Son humilité et le soin qu'elle apporte aux mots qu'elle souhaite partager font du travail de l'autrice-traductrice une source d'inspiration pour mieux comprendre les enjeux que peut revêtir la traduction d'un texte.

Au fil des pages, nous comprenons le processus intellectuel et émotionnel impliqué dans son travail. Alors que, trop souvent, le travail de traduction est envisagé comme une prise en main d'un texte, une réappropriation d'un propos, Noémie Grunenwald s'y abandonne en toute confiance. Elle se laisse trainer dans des endroits improbables

en lâchant prise pour se laisser porter par le texte dans lequel elle se plonge. Imprégnée, elle cherche à saisir le sens sans forcément essayer de lui en donner un. Elle fait confiance aux mondes qui s'ouvrent à elle lorsqu'elle lit. Elle se soumet, au sens noble du terme, prête à jouer ce rôle d'intermédiaire pour « offrir à quelques milliers les pensées d'une brillante »¹. Une démarche qui peut sembler incroyablement difficile lorsque, comme elle, on se lance dans la traduction d'une autrice dont on admire le travail, dont on a le sentiment que la pensée est fondatrice. Il s'agit de s'effacer, d'occuper sa juste place en faisant un pas de côté pour saisir ce qui peut l'être en se gardant d'être fidèle, mais nous y reviendrons.

1 | Toutes les citations sont tirées de l'ouvrage *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s* de Grunenwald N., ed. La Contre allée, 2021, 175 p.

Noémie Grunenwald traduit notamment de l'anglais vers le français... d'où ce besoin de (se) décentrer qu'elle évoque assez rapidement. Consciente qu'elle participe au rayonnement culturel angloétasunien, et donc à la poursuite d'un processus colonial et impérialiste, elle en prend son parti pour tirer avantage de la situation. Parce que la question se pose, effectivement : comment se fait-il qu'autant d'autrices n'aient jamais été traduites en français ? Que faut-il penser de ce vide ? L'autrice a sa petite idée, affirmant qu'à force de se croire au centre de l'univers, le monde francophone en est venu à oublier qu'il existe tout un univers autour de son nombril. Traduire de l'anglais vers le français, c'est certes contribuer à la diffusion d'idées et de pensées angloétasuniennes. Mais si cette traduction se fait en féministe/s, si nous adaptons nos manières de traduire et nos théories de traduction, affirme-t-elle, elle permet surtout d'apporter un regard critique. Lorsqu'on traduit une langue dominante, il s'agit d'utiliser les mots pour bousculer l'ordre établi. La pratique de la traduction devient politique « parce qu'il est de notre responsabilité de déranger, bousculer, incommoder, pirater, détourner, contrarier, dévoyer ou interrompre les usages, les habitudes et les règles patriarcales et racistes de la langue, de la science ou de la littérature, les traductions sont des outils politiques ». La traduction offre cette opportunité, si on la saisit, de bousculer les cultures dans lesquelles les traductions sont diffusées, lues et partagées. C'est en adoptant cette position en retrait, tout en assumant la responsabilité de son travail qu'une traductrice féministe peut réaliser un travail de déconstruction de la pensée dominante tout en participant à la propagation d'idées novatrices pour la culture de réception. Elle permet

surtout d'explorer les réalités des personnes minorisées sans les passer sous silence et ainsi les interpréter dans leur contexte, leur langage et leur dimension spécifique.

Traduire en féministe/s, ce n'est pas simplement retranscrire des mots. C'est interpréter et participer à la construction du sens formulé dans le texte d'origine. Traduire en féministe/s, c'est apporter une valeur ajoutée au texte et donc continuellement se remettre en question. Le dialogue avec l'autrice, lorsqu'elle est vivante, peut être une source d'inspiration incroyable ou une pression immense. Pour l'autrice aussi, par ailleurs. J'ai moi-même expérimenté ces sentiments lorsque j'ai pris contact avec Ariel Salleh, autrice de l'ouvrage *Ecofeminism as politics* dont je me suis emparée en vue de diffuser sa pensée à travers la francophonie et rendre accessibles de nouvelles clés de compréhension de notre monde. Je me suis d'ailleurs, à l'instar de Noémie Grunenwald, demandé lorsque je l'ai découverte pourquoi cette autrice était totalement inconnue dans nos contrées. Revenons-en à la pression. Comment calmer cette passion qui m'animait, comment oser dire à Ariel Salleh que je faisais de mon mieux, mais que j'envisageais de bousculer ses termes, d'utiliser des mots peut-être qui n'existaient pas encore. Dans ce cas précis, il s'avère que le dialogue établi avec l'autrice a été profondément salvateur et m'a apaisée car, comme moi, comme Noémie Grunenwald, elle sent que la traduction est aussi un travail de compréhension, un travail toujours en chantier, une étude approfondie qui finalement ne se termine que parce qu'il faut rendre le manuscrit à une date convenue. « Je ne crois pas qu'interpréter signifie s'effacer. Bien au contraire. Je dis que traduire ce

n'est pas se faire transparente mais collaborer avec l'autrice et l'éditrice, les correctrices, les graphistes, les autres traductrices, autrices, etc. Travailler ensemble vers du commun. (...) Traduire en féministe/s, c'est comploter pour saboter le patriarcat dans la langue, dans l'écrit, dans la littérature et au-delà si possible. (...) »

On entend souvent que traduire, c'est trahir. Noémie Grunenwald affirme que traduire, c'est corriger. En effet, l'empreinte patriarcale imprimée dans nos écrits mérite une relecture et la traduction l'autorise en rendant les féminins visibles et possibles. Nous pouvons penser à la première traduction de l'ouvrage de Donna Haraway *The Companion Species Manifesto*² qui, dans sa première traduction par un homme, avait été intitulé *Manifeste des espèces de compagnie*³. Dans ce titre, androcentré, la position dominante de l'homme transparait de manière évidente alors que Nathalie Grandjean⁴, parmi d'autres traductrices, choisit de le traduire en ces termes : « Manifeste des espèces compagnes » laissant voir ainsi la relation privilégiée qu'entretient l'autrice avec les animaux et surtout leur place d'égaux·ales à ses côtés. Par ses textes, Donna Haraway ouvre de nouveaux possibles relationnels avec le vivant et déconstruit la perception d'un monde gouverné et mené à la baguette par les êtres humains. Toutes les espèces sont capables de nouer des relations, l'humain n'a pas le monopole en la matière. C'est

au cœur du propos de l'autrice. Dès lors, *Manifeste des espèces de compagnie*, titre choisit par le traducteur invisibilise cette altérité. La traduction féministe se fait une nouvelle fois politique lorsqu'elle vient corriger les effets du patriarcat et élargir les frontières de la langue.

Les mécanismes d'invisibilisation des minorités, des catégories sociales opprimées imprègnent les sociétés dominantes. Un texte traduit qui reproduirait ces mécanismes manquerait sa cible. Raison pour laquelle traduire en féministe/s, c'est aussi élargir le champ en osant s'émanciper des codes androlectaux⁵ pour offrir une interprétation différente et une orientation décentrée. La traduction permet, lorsqu'elle se fait politique, d'offrir des solutions pour corriger notre monde. « Pour traduire en féministe/s, on s'interroge sur les langues qu'on travaille et sur la/les société/s et la/les cultures/s dans lesquelles on évolue. On expérimente une multitude de pratiques qui améliorent, questionnent et bousculent la langue et la culture dominante. »

Il ressort du propos de l'autrice-traductrice, une notion du commun, du travail collectif, du relationnel dont on doit rêver pour toute pratique de création, qu'elle soit littéraire ou autre, d'ailleurs. Tisser des liens pour mobiliser, pour faire réseau et faire front contre des paroles extérieures qui font autorité. De l'importance de se citer mutuellement pour se donner de la visibilité, de se répondre et de résister face à l'individualisme ambiant pour tisser une toile fonctionnelle riche de toutes nos ressources. « Traduire en féministe/s, c'est choisir un regard, une interprétation. Poser une analyse

2|Haraway D., *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness*, Prickly Paradigm Press, 2003.

3|Haraway D. (traduit de l'anglais par Jérôme Hansen), *Manifeste des espèces de compagnie : chiens, humains et autres partenaires*, Éditions de l'éclat, 2010.

4|Docteure en philosophie, Valérie Grandjean est une des spécialistes francophones de la pensée de Donna Haraway. Elle a notamment traduit et publié, *Généalogie des corps de Donna Haraway. Féminismes, diffractions, figurations*, Presse de l'ULB, 2021.

5|La langue est porteuse de marques de la domination masculine. Les codes androlectaux sont ceux du « parler homme » et des codes de langage androcentrés.

critique du monde et décider de contrattaquer en plaçant les femmes en son centre. » Renverser le paradigme pour retrouver le pouvoir d'action dont nous avons été privées, au même titre que les autres êtres vivants et la nature. Prendre le temps de partager avec toutes les femmes et les minorités pour saisir nos réalités multiples et s'emparer de tout ça pour rester en mouvement.

Enfin, un ouvrage sur la traduction féministe/s ne pouvait faire l'impasse sur la question qui occupe un bon nombre de linguistes dans le monde francophone : l'écriture inclusive. Noémie Grunenwald pose les choses d'emblée en affirmant ne pas souhaiter utiliser cette expression. Inclusive voudrait dire qu'une personne autorisée (en l'occurrence un homme) aurait décidé de faire entrer les femmes dans son monde littéraire. Or, la réalité est tout autre. Les femmes en ont été historiquement exclues, et il s'agit donc de réparer ce tort. L'autrice parle ainsi d'écriture dégenrée, démasculinisée ou féminisée. Et en fait son terrain de jeu, au grand dam de certain·es de ses éditeur·ices qui n'apprécient pas forcément qu'une réponse différente soit apportée à des problèmes apparemment semblables. Elle cherche des solutions au cas par cas, et celles-ci sont mouvantes en fonction des situations. La traduction s'adapte au contexte, au mot et à sa signification. Jouer avec les formes dégenrées permet d'ouvrir d'autres possibles et d'éviter la normalisation. Elle offre aussi la possibilité de penser les choses depuis la marge lorsqu'on traduit de l'anglais vers le français. En effet, la première a la possibilité de « neutraliser » un texte grâce à ses pronoms qualifiés de neutres et la seconde permet de marquer le genre et sert la cause des femmes.

C'est aussi ça, le pouvoir d'action d'une traduction féministe, refuser que le masculin l'emporte. Enfin, j'aurais envie de conclure en redisant le rôle de médiation que joue la traductrice. Ce rôle n'est pas neutre. Traduire, ce n'est pas trouver une équivalence. Traduire, c'est interpréter après avoir envisagé les différentes compréhensions qui peuvent être faites d'un texte. Traduire, c'est façonner, c'est modeler, c'est sculpter une pensée. La preuve en est qu'un texte peut être traduit plusieurs fois par plusieurs personnes, chacune apportant sa propre perception de lecture selon son contexte littéraire ou politique. Je clos cet article en me joignant à l'appel fait par Noémie Grunenwald à la plupart des maisons d'édition : « Citer le nom de la personne qui traduit, c'est d'abord reconnaître un travail souvent invisible, bien qu'inscrit noir sur blanc, en majeure partie réalisé par des femmes. Mais c'est aussi une question de rigueur intellectuelle. C'est annoncer : "voici le texte de tel·le auteur·ice passé par le filtre de tel·le traducteur·ice". »